

gager plus complètement, au grand-père qui, après une promenade en voiture, revenait un peu lassé, s'asseoir dans son fauteuil, elle déclara :

— Grand-père, je te demande la main de Juliette pour notre ami Jacques... Il l'aime, elle l'aime, ce sera un couple charmant !

Un petit cri empêcha le grand-père de répondre. Et, à demi retourné, il aperçut sa seconde petite-fille qui, dans l'encadrement de la porte demeurait toute saisie. Puis ses yeux cherchèrent Jacques et le découvrirent derrière Gabrielle, le front courbé, attendant l'arrêt, l'angoisse au cœur.

Alors, sous la longue barbe d'ancêtre un sourire passa. D'un coup, il venait d'être reporté au temps jadis où, lui aussi ému, et troublé, il avait demandé la main de la grand-mère. Tout le passé de bonheur d'une union heureuse lui revint en mémoire et de sa voix chevrotante, il dit simplement :

— Si Juliette et Jacques s'aiment, eh bien ! qu'ils s'épousent !

Daniel RICHE.

LE PRIX D'AMOUR

Elle avait vingt ans, son père lui avait donné le nom de Mireille, et comme la fille du Mas des Micocoules, elle était une des plus belles du littoral languedocien. Ses cheveux sont aussi bruns que les mûres qui font la haie autour des vignes ; ses yeux reluisent comme un jeune miroir. On raconte que lorsque Mireille, la jupe courte et le corsage à l'aise, va sur la plage dorée recoudre les filets de pêche, la trace de ses pas se marque à peine dans le sable, tant ses pieds sont légers.

Les amoureux poursuivaient Mireille de leurs adorations et de leurs prières. Ils voulaient, à cause d'elle, s'enrichir et faire de grandes choses.

Or, un dimanche, sur la plage, Mireille les réunit et leur parla :

— Vous fermez autour de moi une brillante couronne de farauds, tous hâlés par le soleil des campagnes vertes où vous travaillez. Il est temps que je songe à mes fiançailles. Les filles de la terre ne sont pas prudes comme les filles de la ville et n'ont pas peur des hommes. Or, je désire savoir aujourd'hui la destinée que me préférera chacun de vous, si je lui cédaï ma main... A celui qui sera mon époux, ce s'expliquer selon mon cœur et le sien.

— Moi, dit Pierre, je voudrais être roi, commander à des armées nombreuses ; tu serais, Mireille, la première de tout le Languedoc, la souveraine de moi-même. Je te donnerais des manteaux lamés d'or, des robes de pourpre et de soie. Pour toi, j'aurais des palais.

— Moi, dit Jacques, je ne t'importunerai pas de la curiosité des foules, tu serais la plus riche femme du monde, et moi ton Crésus, ton serviteur ; tu répandrais à torrents ton opulence et ta félicité. Pour toi, je creuserais des canaux bordés de prairies odorantes et de bois sonores, et tes yachts, comme des cygnes au port majestueux, remonteraient vers des rives parées selon ta fantaisie.

— Moi, dit Henri, je demanderais à Dieu pour toi le don de l'immortalité. Tu demeurerais éternellement jeune et belle, toi qui es ma pensée et ma vie.

— Moi, dit Armand, je voudrais, Mireille, avoir la lyre des troubadours qui séduisaient les châtelaines d'antan, et chanter en poésies très rares ta famille et notre sol du Languedoc, le berceau d'osier où tu souris pour la première fois, ton front de vierge. Je chanterais ton nom, tes yeux étoilés, ta bouche rouge comme une grenade entr'ouverte, tes vêtements légers de paysanne et ton cœur de reine, les champs de vignes où tous les deux, parfois, nous causons de nos espérances. Je te rendrais immortelle ainsi, et heureuse, moi ton époux. Et toujours, au pays, les enfants parleraient de la tendresse et de tes vingt ans.

— Moi, dit Louis, avec des pastels et des couleurs, je glorifierais ton image. Sur des toiles sans nombre comme les vagues de la mer, je répéterais ta beauté, tes yeux noirs, tes lèvres sensuelles, ton cou brun où, le soir, descendent dénoués tes cheveux, inondés maintenant de lumière. Je vendrais ces toiles, ces pastels et ces peintures ; grâce à ton image, la fortune nous viendrait vite, et tu vivrais immortelle, adorée par les générations qui viendront après nous.

— Moi, dit Antoine, je voudrais être le miroir où le matin, ta rayonnante image se reproduit avec pureté, comme le soleil se regarde, embroussaillé d'aurore, dans les flots argentés de notre merlatine... Puis, quand tu ne serais plus, on me briserait. Et moi seul, épars en morceaux dédaignés, je conserverais le souvenir de ta jeunesse et de tes sourires.

Un faraud, simple et doux, qui se tenait à l'écart, et qui de ses yeux étonnés admirait le joli front de Mireille, ne songeait pas à parler, n'ayant, en son humilité, aucune espérance.

— Et toi, Ervan ? lui demanda Mireille.

Aiors, à cette voix charmante, le faraud s'enthousiasma tout à coup.

— Moi répondit-il, je ne veux point de richesse. Je ne serai jamais ni roi, ni peintre, ni miroir, ni poète, ni millionnaire ; je veux seulement rester chez moi, dans ma chaumière, auprès de mes vieux parents, auprès de notre mer bleue dont depuis tant d'années les vagues me bercent comme leur enfant, et dont je connais et j'aime les attendrissements, les colères. Je veux vivre dans mon honnête condition de pé-

cheur et de laboureur, suivant les saisons ; je veux mourir dans mon village.

Il se tut, un moment d'hésitation, le front dans la main, puis de nouveau, il poursuivit, regardant avec fièvre le visage radieux de Mireille.

— Si toi, Mireille, tu me veux pour mari, tu seras plus riche dans notre chaumière que dans des palais où l'enchanter ni des musiques savantes, où l'adulera un peuple de serviteurs, car je t'aimerai de tout mon cœur et de toutes mes forces. Je travaillerai beaucoup, pour que jamais tu ne pâtisses, surtout dans ta vieillesse, et pour que jamais tout le long de ton existence tu n'envies tes compagnes.

Je travaillerai, et tu seras libre dans ton pays, dans le nôtre, où nous avons, depuis que nous sommes au monde, connu le bonheur dans l'humilité. Notre maison, d'ailleurs, sera vivante : car nous aurons des enfants, Mireille, et les créatures seront ainsi plus nombreuses pour t'aimer... Ma foi, sur la terre, tant qu'on a pas l'infortune d'aller mendier son pain de porte en porte, on a le droit de compter sur le bonheur, Mireille...

Le vent, parmi la mer balancée, murmurait doucement. Le soleil s'épanouissait presque au bord de l'horizon, splendide comme une rose.

Quand tous les farauds eurent parlé, Mireille se leva ; et arrêtant son regard sur l'humble pêcheur, fit connaître sa résolution :

— Vous m'aimez tous. Aucun ne m'aime autant qu'Ervan. C'est lui seul qui m'aime, moi, ma personne, dans mon pays et dans ma destinée. Au carnaval prochain, nous ferons fête. Le poète dira des vers, le peintre montrera ses tableaux... nous deux, Ervan, fit-elle en souriant, nous songerons aux prochains baptêmes.

Tous s'en allèrent vers le village. Bientôt le vent cessait de chanter sur la mer.

Georges BEAUME.

LA MODE du Petit Journal donne en prime le patron d'un très pratique et élégant

CACHE-CORSET

Il est arrondi à sa partie inférieure avec gerbes de plis donnant de l'ampleur à la poitrine.

Ce patron se compose de deux pièces :

1° Dos, se taille sans couture au milieu ;

2° Devant, se taille double et droit fil.

Il faut 0 m. 75 d'étoffe en 0 m. 80 pour faire ce cache-corset.

EN VENTE PARTOUT

MIRLINE

— Ah ! fit le romancier Louis Berlaud, le très nouvel immortel, pendant que les crêpes se dorait dans la poêle, ma fête de la Chandeleur, il y a quelque quarante ans, ne ressemblait guère à celle-ci !... Ce fut une journée dramatique, tourmentée des angoisses les plus cruelles... Je la commençai par un sacrilège, et je l'achevai par un forfait passible du bûche : un faux en écriture privée !...

... J'allais avoir dix ans. J'étais le fils d'un petit tailleur de faubourg provincial, et l'ainé de cinq mioches qui s'accommodaient à merveille, heureusement, d'un régime persévérant de pommes de terre et de tartines de gros pain. Grâce à l'industrielle aiguille paternelle, nous conservions une mise à peu près décente pour les offices du dimanche, et ma bonne mère, à grand renfort de cirage, mastiquait les lacunes de nos chaussures. Au prix de quels efforts sublimes mes vaillants parents se soutenaient à fleur d'eau sur le bourbier de misère, je m'en rendais un peu compte, tout marmot que j'étais. Aussi, ce fut une allégresse quand M. le vicair, qui me faisait étudier le catéchisme, me choisit comme enfant de chœur.

Songez donc ? j'allais gagner de l'argent !... Je me sentis grand le jour où je rapportais à ma mère mes premiers émoulements en espèces sonnantes.

Et quelle fierté, quel contentement de revêtir la soutanelle noire ou rouge, le blanc surpris à haute guipure, de porter le gros chandelier d'argent ou l'encensoir d'or, d'agiter la sonnette dont le signal déterminait un mouvement de houle dans l'assistance des fidèles !

Cette année-là, la Chandeleur tomba un jeudi, jour de congé. Les neiges de janvier étaient fondues depuis une semaine, et le vent amolli avait une tiédeur de printemps. Le soleil rayonnant jetait partout de grandes clartés roses, et les oiseaux tapageaient, croyant déjà au renouveau... Ce joli temps me donna envie de courir les prés, entre la messe, du matin et le catéchisme qui avait lieu sur les onze heures. La crue récente avait sillonné les prairies de mille petits canaux où se miraient les herbes vertes, et le bleu du ciel, et les troncs gris ou bruns. En longeant un de ces fleuves en miniature, j'aperçus soudain une grenouille bayant aux mouches, immobile à la surface de l'eau. Le désir de proie, instinctif à tous les êtres, s'agita subitement chez moi, m'inspirant la plus violente tentation de capturer la bestiole. Je me couchai à plat ventre, j'épiaï un instant, puis

mon bras se détendit subitement, ma main s'abattit sur une chose froide, visqueuse et grouillante, et la seconde d'après, la grenouille gisait dans l'herbe devant moi.

Nous nous regardâmes un moment fixement, comme stupéfaits, l'un et l'autre, qu'un coup si hardi eût pu réussir. J'étais ravi de mon adresse et ma prisonnière paraissait plus étonnée qu'effrayée de l'aventure. C'était vraiment une jolie grenouille, avec des yeux de rubis, un halit vert moiré, et un vaste gilet de notaire. Je m'attendris d'émotion extrême en songeant que celle petite existence dépendait de mon bon plaisir. Si je le voulais, ces yeux cesseraient de voir, ce petit abdomen de satin blanc ne palpitait plus !... Mais en même temps que le sentiment de ma puissance destructive, le respect de la vie naissait dans mon âme, et, pris d'une pitié enthousiaste, je jurai une protection chevaleresque à ma chère grenouille que je dotai du nom de Mirline. Et dans le présent ni dans l'avenir, elle n'avait à craindre rien de ma part. Jamais grenouille n'aurait coulé des jours plus heureux dans un bocal, agrémenté d'une échelle et orné de roseaux, où elle ne courrait d'autre risque que de mourir d'indigestion.

Le tintement éloigné d'une cloche eut court à ces projets... Le catéchisme, déjà ?... Effaré par la crainte soudaine d'arriver en retard et de m'exposer à une réprimande, je saisis Mirline, je la coulai dans la poche de ma veste, et je me dirigeai à toutes jambes vers l'église dont les tourelles grises dépassaient les toits du faubourg.

Je courais avec la seule pensée d'arriver au plus vite... Mais, au pied des marches, je m'arrêtai, haletant et perplexe... Que deviendrait Mirline au fond de ma poche ?... N'aurais-je point l'horreur de la retrouver morte, dans son cachot de drap ?

Comme je poussais la porte de la chapelle latérale où se faisait le catéchisme, une inspiration m'illumina. Si je cachais Mirline dans le bénitier, ne rencontrerait-elle pas là un asile sûr et propice dont l'humidité lui rappellerait son élément habituel ? Personne ne venait guère à l'église, à cette heure. J'arrivais le dernier ; je ferais en sorte de partir le premier et je reprendrais ma grenouille sans encombre.

Je n'avais pas le loisir de réfléchir davantage. Aussitôt décidé, je posai vivement la chère Mirline dans la grande vasque de marbre, et m'en fus prendre ma place parmi tous les écoliers. Mais il me fut impossible de suivre avec attention les dissertations de théologie familière commentées par notre excellent abbé. Je tendais sans cesse l'oreille vers le bénitier, tremblant de mille inquiétudes soudain déchainées, et redoutant d'entendre le grincement de la porte ou un « cou-ha ! cou-ha ! » révélateur.

Aussi, lorsque le vicair, impatienté de ces visibles distractions, m'interrogea brusquement et me demanda à brûle-pourpoint pourquoi l'église était une ? je demeurai bouche bée, stupide et penaud. Et l'abbé, outré de voir un élève, ordinairement attentif, donner un si néfaste exemple, m'admonesta vertement :

— Tombes-tu de la lune, Berlaud ?... ou es-tu né parmi les sauvages, pour méconnaître ainsi les vérités de ta religion ?

A ce moment, j'entendis avec effroi le bruit de la porte s'ouvrant discrètement. Je reconnus la toux sèche de Mlle Léocadie, une vieille fille du quartier. Son pas furtif s'arrêta près du bénitier et, aussitôt, relentit un cri d'épouvante qui se confondit avec un coassement formidable :

— Le diable ! le diable ! hurla la vieille demoiselle, folle de terreur, courant ça et là, et se jetant dans une pile de chaises, qui s'éroula avec fracas.

Un vacarme effroyable éclata autour de moi. Pendant que le vicair s'élançait vers le bénitier, tous les gamins se levaient en tumulte et escaladaient les chaises en se bousculant. Et de grandes risées éclatèrent tout à coup à la vue de ma pauvre grenouille, que M. l'abbé venait d'attraper par une jambe, et qui gigotait dans le vide, grotesque et lamentable. Mon sang se glaça dans mes veines.

— Qui a fait cela ? demanda le vicair, d'une voix suffoquée de courroux.

Un chœur de dénégations spontanées et vigoureuses, lui répondit. Au milieu de la turbulence et de l'hilarité générales, mon silence, ma rougeur, mes cheveux droits sur la tête, mes yeux élargis de frayeur me dénonçaient clairement. M. le vicair m'écrasa d'un regard de mépris.

— C'est toi qui as commis cette affreuse profanation ? s'écria-t-il d'une voix tonnante. Misérable enfant !... As-tu donc si peu conscience de la vénération due aux choses bénites ?... Il ne doit plus t'être permis de t'approcher des saints autels et de servir l'auguste sacrifice !... Hors d'ici, petit malheureux ! Et emporte, pour te consoler, ton jouet immonde !

A ces terribles paroles, il me sembla que la voûte s'éroulait, et que le monde allait finir. Eperdu devant le geste véhément qui me chassait et, en même temps, lançait à mes pieds l'infortunée Mirline, je ramassai ma grenouille et me précipitai hors de l'église avec la rapidité d'Héliodore, fustigé par les anges.

Dans ma détresse, une seule pensée subsistait, guidant ma fuite : la préoccupation de sauvegarder l'innocence au plus vite, sans l'entraîner dans le châtiement que je méritais seul ! Je ne repris haleine qu'au bord du petit fossé où j'avais pêché Mirline ; doucement, je la laissai glisser sur le bord. D'un joyeux élan, l'innocente créature plongea aussitôt dans l'onde natale. Alors, toute force m'abandonna... Et, la face contre terre, je m'abimai dans le désespoir...

J'étais destitué... Adieu, gloire et profits !... Je ne sèmerais plus de roses effeuillées dans les processions, sur le passage du dais ; je ne verrais plus le front de ma mère, ridé par les soucis, rayonner de satisfaction, devant ma poignée de gros sous et de piécettes... A cette dernière idée, mes pleurs redoublèrent de violence.

Rien ne creuse comme les larmes... Les tiraillements impérieux de mon jeune estomac me rappelèrent l'heure du déjeuner. Je m'acheminai donc vers la maison, traînant le pied, et, fort anxieux. Mais personne n'y connaissait encore mon aventure et tout le monde était si gai, par ce beau jeudi, que je n'eus pas le courage de troubler cette quiétude.

Tout en partageant l'après-midi les jeux de mes petites sœurs et de mes frères, ou en secondant ma mère dans quelques soins domestiques, je réfléchissais avec amertume... M. l'abbé était bon et juste... Si j'avais assez d'esprit et de bravoure pour m'expliquer à lui, il comprendrait la pureté de mes intentions et me pardonnerait tout (tre... Seulement, transi comme je l'étais par le souvenir du matin, jamais je n'aurais la hardiesse de dire tout ce qu'il fallait dire et comme il le fallait dire... Il ne me restait pas d'autre espoir que de déléguer ma mère en ambassadrice, pour essayer de me justifier et de me faire rentrer en grâce... Mais je la savais timide. Ces négociations lui coûteraient énormément, malgré l'eslime que lui témoignait le vicair... Puis enfin le cœur me manqua à l'idée de la tracasser par l'histoire de ces péripéties abominables... Si je pouvais, du moins, lui épargner ce tourment, et sortir, par mon seul effort, de cette mauvaise impasse !

Tout à coup, de mon cerveau enfiévré, surgit l'idée d'un expédient, un de ces expédients fantastiques et audacieux comme en emploient seuls les gens poussés à la dernière extrémité, et qui hasardent le tout pour le tout. Le soir, tout en recopiant mes devoirs, j'écrivis une lettre à la débécobée, dans les termes mêmes dont ma mère eût pu se servir en la circonstance.

« Monsieur l'abbé, j'espère en votre grande bonté pour pardonner à mon petit garçon... Il est étourdi mais pas méchant... Il ne croyait pas mal faire, et il a bien pleuré... Et si vous voulez bien le reprendre comme enfant de chœur, il s'appliquera de tout son zèle à vous satisfaire... »

« Signé : Louise BERLAUD. »

L'épître était enjolivée de quelques maculatures et de plusieurs fautes d'orthographe... Mais somme toute, elle pouvait parfaitement passer pour l'œuvre de ma pauvre maman, à laquelle certainement M. l'abbé n'attribuait aucune prétention littéraire.

Le lendemain matin, je partis à mon heure accoutumée pour aller servir la messe. Je fis les cent pas dans la ruelle qui longeait le presbytère et dès que je vis paraître le vicair, je m'avançai vers lui, humblement découvert, et ma lettre à la main... Il prit son air sévère et fronça les sourcils, mais il lut... Puis il me considéra, tout petit et tout tremblant, attendant mon arrêt en mangeant un coin de ma casquette avec angoisse.

— C'est bien ! fit-il, en repliant le papier et en le mettant dans sa poche. Par égard pour ta mère, je te la pardonne... Mais ne t'avise pas de recommencer.

— Oh ! non, Monsieur l'abbé !... balbutiai-je, exultant de joie, d'émotion et de reconnaissance.

— Tu pourras revenir demain matin comme d'ordinaire ! acheva-t-il en me congédiant d'un signe.

— Oui, Monsieur l'abbé !... répondis-je en me sauvant bien vite sur la route où mon allégresse s'exprima librement en gambades et en chansons.

J'étais comme fou. J'aurais embrassé tout le monde. Et je me sentais si léger que j'eusse pu m'envoler par-dessus les toits... Mais ce transport de bonheur s'apaisa bientôt.

Une pesante inquiétude ne tarda pas à m'oppresser de nouveau. Pâques approchait. Le vicair était mon directeur de conscience. Je devrais lui raconter mon stratagème !... Et Dieu sait quelles rudes expiations et quelles terrifiantes semonces une telle faute allait me valoir !...

Je m'approchai du tribunal de la pénitence, la peur aux entrailles, mais décidé néanmoins à soulager mon cœur par une sincérité entière. Ce fut dur, très dur... L'aveu jaillit enfin, au milieu d'un déluge de larmes et d'une tempête de sanglots...

L'abbé sursauta :

— Comment, petit vaurien, c'est toi qui...

— Oui, bégayai-je en reniflant pour renfoncer mes pleurs, je n'osais pas vous parler... Je n'osais pas vous parler, je craignais votre colère (M. l'abbé détourna la tête : innocemment, je venais de toucher le point sensible, et l'excellent homme gémissait souvent sur ses emportements, trop facilement soulevés...) Et puis mes parents auraient été si chagrinés... Alors, cette imagination-là m'est venue...

Et là-dessus, je me remis à larmoyer comme une fontaine !... M. l'abbé garda le silence un moment, mais quand son regard revint vers moi, je vis que ses yeux souriaient, en dépit de sa grosse voix de gronderie :

— Allons, allons, je vois bien qu'il faut te pardonner ton odieux mensonge en faveur du motif... Tu es un bon fils, je te sais... Mais défie-toi de ton imagination, petit gars... C'est une perfide conseillère... Elle finira par te jouer quelque méchant tour... Un esprit trop inventif conduit parfois un homme au banc de la cour d'assises...

— Ou dans un fauteuil d'académicien!... conclut en riant un des auditeurs.

Mathilde ALANIC.

DESALTEREZ-VOUS! Demandez chez les Epiceries et Epiciers les BONBONS UNIVERSELS acidulés de JOHN TAVERNIER qui apaisent la soif, excitent l'appétit et facilitent la digestion. Refusez les Contrefaçons. Exigez le nom JOHN TAVERNIER imprimé dans le sucre de chaque bonbon.

MON AMI BROUSSELOU

Ce n'est pas pour rien que deux vieux amis se retrouvent après une aussi longue séparation, et le commandant Brousselou, à la fin du dîner où nos félions cette rencontre en évoquant nos souvenirs, poussa un soupir témoignant de l'amertume de son cœur.

L'heure des épanchements était arrivée, et je risais sous cape, car l'histoire qu'il m'allait conter, je la connaissais sans qu'il s'en doutât, et je croyais bien en tenir le dénouement entre les mains.

— Ah! mon ami, me dit-il, tu vois en moi le plus infortuné des artilleurs. Infortuné, je le suis évidemment pour toujours; artilleur, je ne le suis plus qu'à demi, étant en instance de retraite.

— Eh quoi! chef d'escadron à quarante ans, tu avais pourtant une belle carrière devant toi... — Je n'ai plus de goût à rien.

— Il faut te marier; nous sommes à l'âge où il faut faire une fin.

— Et pourquoi n'appliques-tu pas toi-même ce principe? m'objecta-t-il.

— Oh! moi, je n'ai pas la vocation sans doute.

Et puis, j'ai eu trop tôt charge d'âme sous la forme, charmante d'ailleurs, d'une nièce orpheline dont il m'a fallu m'occuper. Je l'ai mariée... assez mal, il est vrai; mais fort heureusement — c'est sans doute égoïste, ce que je vais dire — elle est veuve aujourd'hui, et j'aime à croire qu'elle va se consacrer à son père adoptif.

— Une veuve!... Il y en a une également dans mon cas, une veuve adorable qui voulait bien ne pas décourager mes timides espérances. C'était à Constantinople. Des intérêts puissants; un domaine assez vaste à surveiller, l'avaient amenée pour un temps en Algérie. Je ne suis pas sentimental; je ne crois pas à la prédestination ni aux âmes sœurs: eh bien! mon ami, je crois pourtant que nous étions faits l'un pour l'autre... Durant, un beau jour, quand je jugeai mes travaux d'approche suffisamment avancés, je démasquai mes batteries, faisant feu de toutes pièces. Je la vis sourire. Elle ne disait pas oui, elle ne disait pas non, préférant trainer en longueur peut-être ce flirt où je ne me sentais pas plus adroit qu'un ours apprivoisé. Nous en étions là, quand arriva le moment de ma tournée annuelle dans le Sud: quelques mois passés à cheval, dans le sable et le soleil.

Pouvais-je m'en aller sans emporter une certitude? Un beau soir donc, j'abordais carrément mon sujet: «Voulez-vous être ma femme», lui dis-je, mais elle souriait encore de ce sourire énigmatique que je ne parvenais point à déchiffrer. Je m'énerve; je hausse le ton; je lui reproche sa coquetterie. Elle se pique à son tour. Bref, je me trouvai dans la rue, un peu penaud de mon emportement.

J'étais au désespoir, je m'accusais maintenant de tous les torts, et je me désolais, croyant bien mon rêve irrévocablement brisé, lorsque le soir venu, je reçus un court billet où toutes les grâces de l'aimable veuve étaient résumées en deux lignes de miséricorde:

«Ecrivez-moi que vous viendrez demain me demander pardon et dîner avec moi.»

Je sautai de joie comme un sous-lieutenant. Vite, ma plume!... je griffonne quatre pages que je bifte et rature... Non décidément, les mots ne viennent pas ou sont impuissants à traduire ma reconnaissance. Je n'écrirai pas

demain, dès que l'heure sera convenable, me disais-je, j'irai moi-même lui porter ma réponse. Et, suivant une habitude qui sert de remède à mes coutumières absences de mémoire — quoique en ce cas un oubli n'était pas à redouter — je notai cette visite sur une fiche où se trouvait l'emploi de ma journée. Par la même occasion, j'écrivis sur une autre fiche ce que mon ordonnance avait à faire de son côté: achats au marché, car nous devions emporter de nombreuses provisions de route; courses chez les fournisseurs qu'il fallait payer avant le départ, et le reste...

C'était encore une de mes habitudes de laisser ainsi mes instructions écrites sur le coin d'une table, afin que Joseph, mon ordonnance, ne me dérangeât pas le matin de trop bonne heure.

Le lendemain donc, Joseph arriva au point du jour. Sans faire de bruit, il chercha, à l'endroit accoutumé, la liste de ses occupations.

«Acheter des pommes de terre, deux oies, des conserves, etc., etc., prendre ma culotte chez le tailleur; redresser un éperon, fermer les cantines, etc., etc.»

— Bon, pensa-t-il, c'est pas difficile. Et sur une autre liste: «Aller chez le général; aller chez le chef d'état-major; allez chez madame X...»

— Oie, oie, se dit Joseph, c'est pas des petites commissions, ça! Va falloir se mettre sur son trente et un.

Et Joseph se mit sur son trente et un. Comme il était de grand matin, il prit son grand panier pour aller tout d'abord au marché, où il acheta les oies et les autres comestibles, qu'il déposa dans son panier, par ordre de densité.

Cela fait, l'honnête garçon, jugeant que le moment était venu, se dirigea vers le bureau du général.

— Pan, pan! — Entrez!

Le général tourna la tête et se mit à rire en voyant, dans l'encadrement de la porte qui s'ouvrait, un militaire correctement vêtu, la main droite à la visière, le coude relevé, et le bras gauche arrondi sous l'anse d'un vaste panier, d'où pointaient, comme les lis d'une plate-bande, le col et la tête blanche de deux oies étonnées.

— Eh! bonjour, mon garçon... Entrez... Fermez la porte... Vous avez quelque chose à me dire?

— Oui, mon général... C'est mon commandant...

— Quel commandant?

— Le commandant Brousselou...

— Ah! oui, je sais ce que c'est. C'est bien... Allez, mon garçon, je lui enverrai ce qu'il lui faut en temps utile. Bonjour...

Joseph esquissa le salut militaire et fit demi-tour par principes; mais, le général se ravissant:

— Dites-moi: et la soupe, mon garçon?... Etes-vous content de la soupe?

— Oui, mon général.

— Vous ne regrettez pas trop le pays?

— Non, mon général.

— Vous êtes de la classe?

— Oui, mon général.

— Allons, tant mieux, tant mieux... Bonjour, mon garçon.

Joseph gagna la porte et sortit raide, rouge, fier, tandis que ses oies modulaient un timide coin-coin. Et l'ordonnance, s'adressant à ces volatiles qui dressaient la tête:

«Hein! disait-il, vous n'aviez jamais vu un général? Eh bien, il est très chic celui-là! et pas fier. Il m'a demandé si la soupe était bonne, lui. Il s'a inquiété si j'étais de la classe, lui... Allons voir maintenant le colonel.»

Le bureau du chef d'état-major s'ouvrait sur la même antichambre.

— Pan, pan! — Entrez, mugit une voie impérieuse. Joseph poussa la porte et d'un beau geste, esquissa le salut militaire. Le colonel posant la plume, tourna la tête; mais, tout aussitôt, à la vue de ce trouper armé d'un panier de volaille, sa figure devint cramoisie et

yeux, vous ne m'empêchez si impitoyablement que parce que vous ne m'aimez plus.

L'abnégation humaine a des bornes; Eglé, malgré elle, leva vers le ciel un regard qui protestait éloquemment contre cette injuste accusation.

Ils arrivaient alors devant une maison sordide et noire.

Voilà mon logis, fit-elle en essayant de sourire; qu'en dites-vous? Cela ne ressemble guère aux palais des rois. C'est ici qu'il faut nous séparer. Soyez raisonnable et, surtout, ne m'en veuillez pas trop. En vérité je ne le mérite pas.

Pardonnez-moi, Eglé, la douleur me fait déraisonner; j'ai tort, j'en conviens. Ce refus, qui me blesse, n'est dicté que par les plus nobles motifs; mais je ne veux pas, entendez-vous, que votre délicatesse excessive nous rende à jamais malheureux; mienne vous êtes, mienne vous resterez. Quand le moment sera venu, et j'espère que cela ne tardera guère, je serai valoir mes titres. Ma fiancée est-elle donc trop fière pour accepter une aide que j'ai le droit de lui offrir? Ne vous obstinez pas, Eglé, à chercher ailleurs les moyens de subsister et laissez à votre futur mari la joie de pourvoir aux besoins de votre existence.

Les joues de Mlle Jeannerot se couvrirent d'une rougeur brillante.

Inutile d'insister, monsieur Adolphe; là-dessus, je ne transigerai jamais; je suis résolu à gagner ma vie péniblement, s'il le faut; la fille du colonel Jeannerot ne doit recevoir d'aumône de personne. Si je suis faible devant vos prières, si je n'ai pas la force de sacrifier à jamais toute espérance, ne m'en demandez pas davantage et contentez-vous de savoir qu'Eglé n'en aimera jamais un autre que vous.

Et, honteuse de l'aveu qui vient de lui échapper,

d'un ton qui témoignait de l'irascibilité de cet officier supérieur:

— Que veut ce cuisinier?... Vous f...chez-vous du monde!...

Joseph s'aperçut tout à coup qu'il était intempesitif. Il voulut s'éclipser; mais il ne fut pas assez prestre, car le bouf d'une botte atteignit le panier où les volatiles poussaient des coins-coins effarés. Le panier vola à travers l'espace, dispersant son contenu sur le plancher. Joseph courut après ses oies qui criaient à tue-tête, tandis que la porte claquait derrière lui.

Diable, se dit l'ordonnance, le colonel n'est pas commode, ... mais le général est gentil. Allons maintenant chez madame X...

Là, du moins, le protocole ne se hérissait pas dès la porte, et il connaissait bien la soubrette qui lui ouvrirait; mais j'ignore ce qui se passa...

— Et mon ami Brousselou poussa un gros soupir oppressé.

— Je ne me doutais de rien, bien entendu, reprit-il. Je me préparais en soignant ma toilette, tout joyeux de l'océan de félicité où j'allais nager. En sortant de chez moi, je commence par faire mes visites de départ. Le général me parle de mon ordonnance, d'un panier... bref, je n'y comprends rien. J'entre chez le colonel, ton qui me déplaît. Je regimbe. Il se rebiffe. La discussion tourne à l'aigre. Il me menace des arrêts. Je réponds en lui signifiant que je vais déposer ma demande de retraite.

Aussitôt dans la rue, ma colère tomba: que m'importait tout cela? J'allais voir celle que j'aimais et son billet de la veille me donnait l'espérance d'un bonheur assuré. J'arpentais les rues, et, tout à coup devant la porte, je sonne. La soubrette, en ouvrant, paraît interloquée.

— Que monsieur veuille bien entrer au salon. Je vais prévenir madame.

Le ton me paraissait singulier. Cinq minutes, cinq siècles: elle redescend.

— Madame a dit qu'il n'y a pas de réponse à faire à monsieur.

— Comment? m'écriai-je. Je ne comprends rien.

Elle répète. Je ne comprends pas davantage, et encore maintenant je ne comprends pas encore.

— Oh! ajoute la soubrette, monsieur comprend bien qu'il est trop tard, après ce qui s'est passé, et que madame ne peut plus recevoir monsieur.

— Qu'est-ce qui s'est passé?...

Elle esquisse un geste... Je veux insister, demander une explication qui eût tout éclairé; mais la consigne est rigoureuse. Je ne pouvais pas discuter avec cette fille. Je me sauvai, titubant comme un homme ivre, furieux de ne rien comprendre à ce qui m'arrivait, accusant la coquetterie de la belle qui se moquait de moi sans doute.

Le lendemain, les chevaux sellés, je pars, la mort dans l'âme et, pendant trois mortelles semaines, je cours le désert, aspirant au retour, essayant de me persuader qu'il y a un malentendu et qu'il suffira d'un mot pour le dissiper. Je reviens... Ah! mon ami, elle était partie pour la France. Je demande son adresse; mais je me heurte à une consigne sévère. D'ailleurs, à quoi bon! Elle ne m'aimait pas, sans cela!... Courir après? C'est me livrer pieds et poings liés à une coquette... A notre âge, on n'a plus une faute à commettre... Et puis, où la retrouver? Elle est venue à Paris, à ce que j'ai appris, chez un oncle dont j'ignore le nom...

Du reste, je ne l'aime plus... ou presque plus.

— Oui, tu as raison: ce n'est pas à notre âge qu'il faut s'offrir le ridicule de l'amour.

— Il ne faut rien exagérer. Je suis plus jeune que toi et, à quarante-deux ans, que diable, on n'est pas un homme fini.

— D'accord, et tu fais bien de songer à te créer un intérieur. Mais, à Constantinople, tu l'as fait rouler: affaire de climat. Ici, du moins, reprends ton sang-froid et ne va pas surtout attacher plus d'importance qu'il ne convient aux manèges d'une coquette...

— Coquette! J'ai pu l'appeler coquette, mais je n'en pense pas un mot et ne puis souffrir qu'on l'attaque... Ah! mon ami, une femme

divine, et simple, et compatissante, adorable enfin.

— Et tu tomberais infailliblement à ses pieds si elle était là. Quel dommage! car si tu avais seulement consenti à l'oublier, j'aurais pu satisfaire ce besoin de te créer une famille qui semble le plus clair de ton affaire: une veuve aussi, qui répond exactement à ton idéal:

Ma nièce enfin...

— Non, non. Elle doit avoir toutes les vertus, puisqu'elle est la nièce; mais je ne saurais oublier l'autre.

— Eh bien, cherchons-la de compagnie.

— Tu saurais où elle est?

— Je sais du moins la fin du quiproquo qui est resté une énigme pour toi.

— Tu connais mon histoire?

— Quelqu'un me l'a contée. Je reprends ton récit où tu l'as laissé.

Donc, ton ordonnance ayant frappé à la porte de Mme X... (puisque tu ne l'as pas nommée) la soubrette vint lui ouvrir souriante.

— Eh bien, monsieur Joseph, vous apportez la réponse qu'attend madame?

Joseph n'avait pas de réponse à donner. Il la regarda d'un air ahuri.

— Y a pas de réponse, fit-il.

— Comment! Il n'y a pas de réponse?

La soubrette était stupéfiée de la commission singulière et impertinente, dont tu avais chargé l'ordonnance.

— Eh bien, monsieur Joseph, que voulez-vous? Je vais rapporter vos paroles à madame.

— Faut-il que j'attende?

— Oh! ce n'est guère la peine, fit la belle en pinçant les lèvres, et elle disparut.

Joseph trouva même le procédé un peu cavalier, car on avait coutume de le reconforter à l'office; mais il reprit, en philosophe, le chemin de la maison.

Mon ami Brousselou se grattait le crâne en songeant.

— Comment sais-tu tout cela, toi? me demanda-t-il à la fin en fronçant les sourcils.

— Ne te doutes-tu pas un peu que je connais Mme Daumesnil. C'est ma nièce, grosse bête, et si tu veux son pardon, je suis encore bien capable de l'obtenir.

Brousselou fut si interloqué qu'il ne trouva rien à dire; mais il me sauta au cou, et ce Méridional faillit m'étouffer.

G. ESPITALIER.

MOTS POUR RIRE

Sur le boulevard. Passe un monsieur d'une élégance extrême, habitué des cercles et des courses, mais dont les moyens d'existence sont des plus problématiques.

— De quoi diable peut-il vivre? interroge X...

— Dame! fait Z..., il vit de ce qu'il... perd au jeu!

Sur le boulevard. Cabassou hèle Madeleine-Bastille.

— Complet à l'intérieur, lui crie le conducteur.

— Quel malheur! fait-il tout désappointé. Moi qui suis attendu.

— Il y a de la place à l'impériale.

— Là-haut... certes. Mais ça va-t-il au même en droit?

MALADIES DES YEUX

M. Marié, 16, av. de Paris, Châtillon-s-Bagneux, avait depuis 5 ans complètement perdu la vue de l'œil droit et pouvait à peine se conduire du gauche. Il vient de recouvrer une bonne vue, grâce aux remèdes végétaux de l'Oculiste américain, 56, rue de Londres, Paris.

la jeune fille, quittant son compagnon, se met à grimper lestement l'escalier délabré où rats et souris s'ébattaient en paix.

Le canon grondait de plus belle dans les rues; on commençait à crier: «Vive le roi!» comme, jadis, on avait crié: «Vive l'empereur!» et «Vive la République!» L'auditeur au Conseil d'Etat n'entendait rien que ces mots charmants: «Je n'aimerais jamais que vous.»

O naïf égoïsme des amoureux, seul excusable entre tous les égoïsmes!

La messagère d'Eglé était déjà de retour, quoique, pour sortir de Paris et y rentrer, elle eût été obligée de faire un long détour; elle rapportait une lettre de Mme Campan, que Mlle Jeannerot décacheta et lut avidement; la voici:

«Ma chère enfant, votre situation me touche infiniment, mais votre courage ne me surprend guère. Je n'attendais pas moins de mon Eglé et je suis heureuse de pouvoir immédiatement lui répondre d'une façon satisfaisante. J'ai une position, excellente sous tous les rapports, à vous offrir. Avant-hier, une dame de la cour m'a écrit pour me demander une institutrice; elle a deux filles, deux enfants de huit à dix ans, douces, charmantes, bien élevées, dont vous n'aurez certainement qu'à vous louer. Il s'agit surtout de leur parler allemand et de leur apprendre les principes du dessin; personne mieux que vous ne saurait remplir cette double tâche. La comtesse est déjà partie pour son château aux environs de Douai; elle s'en rapporte entièrement à mon choix; si vous acceptez comme je n'en doute pas, je lui écrirai immédiatement pour annoncer votre arrivée.»

» Excusez-moi de vous écrire si brièvement, mais vous savez de combien de devoirs je suis l'esclave; les événements politiques sont venus

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DU Petit Journal

— 24 —

LA PENSIONNAIRE D'ÉCOUEN

PREMIÈRE PARTIE

III

L'Empire s'écroule

Laure de Boismoret vient de s'éloigner avec son oncle; un brillant équipage l'attend dans la cour de l'Horloge. Quant à Eglé, elle doit se risquer seule à pied, malgré sa jeunesse dans les rues de Paris, comme les filles pauvres qui n'ont d'autre gardienne que leur vertu. Au coin de la rue Saint-Nicolas, dans une de ces rues étroites qui formaient alors un réseau autour du Carrousel, Mme Jeannerot avait loué un modeste pied-à-terre; c'est là qu'Eglé va se réfugier en attendant la place que lui procurera certainement Mme Campan. Hélas! qu'il s'est vite obscurci le brillant horizon qui s'ouvrait devant la fille adoptive de Geneviève! N'importe! elle aura du courage; il ne faut pas s'abandonner quand on ne peut compter que sur soi-même.

Elle traverse les salons où chacun va et vient affolé, descend le grand escalier au bas duquel se trouve la loge vitrée du suisse et franchit la grille des Tuileries, ne sachant trop encore si tout ce qui se passe est réel et si elle n'est pas le jouet d'un cauchemar.

Elle fait quelques pas timides sur la voie encombrée de curieux; quelqu'un l'arrête par bras, c'est encore Adolphe.

— Voilà, s'écrie-t-il, une chance inespérée; j'allais entrer dans les Tuileries et essayer de parvenir jusqu'à vous. Sans nouvelles depuis trois mois, j'en'y pouvais plus tenir. Mais quelle imprudence! sortir seule quand Paris est si agité!

— Il le faut bien, on nous chasse des Tuileries comme d'une maison où l'on attend d'autres locataires. Pauvre orpheline que je suis! je n'ai personne pour me conduire à mon nouveau logis.

Boismoret jette un coup d'œil sur la robe noire d'Eglé.

— Orpheline, est-il possible et je n'en savais rien!

— Laure vous l'a donc caché? J'ai perdu ma mère et j'ai failli mourir d'une fièvre maligne. Pourquoi m'a-t-on sauvée? Que ne suis-je morte, puisque je devais rester seule, abandonnée sur la terre?

— Ingrate, pouvez-vous parler ainsi? Et moi que suis-je donc? Complétez-vous pour rien une affection que vos malheurs vont rendre plus vive encore?

— Non, je ne suis pas ingrate et je suis heureuse de voir que votre silence n'était pas dû à un complet oubli. Mais, souffrez que je vous dise, quoi qu'il puisse m'en coûter: les circonstances ont bien changé depuis notre entretien dans le parc de Saint-Cloud: la protégée du souverain, la fille d'un de ses officiers de prédilection, avait le droit d'écouter les offres de M. Boismoret, tandis qu'une malheureuse, obligée de gagner son pain, ne peut laisser parler son cœur. Oubliez-moi, monsieur, il le faut; que dirait votre famille, votre oncle le sénateur, votre orgueilleuse sœur, si vous vous obstinez à une union aussi disproportionnée.

— Cruelle fille! avez-vous aucune pitié de moi? Ah! j'en suis sûr, on m'a calomnié à vos